

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MORAND

Le guide de Bonaparte (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 41-47

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Le Guide de Bopaparte

*(Suite)*

Ce n'est pas durant la bonne saison que vous referez l'itinéraire du vainqueur de Marengo ; ce n'est pas en voiture, non plus. Vous prendrez l'ancienne route après avoir traversé la gorge du Valsorey sur le pont

St-Charles, bâti, dit-on par Charlemagne, ne fait que monter et descendre jusqu'à la plaine du Pron et n'est en réalité qu'un sentier dû au caprice des bergeries. C'est sur la neige molle du dégel que, de là au Saint-Bernard, vous suivrez la trace de ces soldats épiques de l'Armée de réserve, vétérans des premières campagnes de la République ou jeunes conscrits de l'an VIII, qui, mal vêtus et mal nourris, escaladèrent nos Alpes, en ce mémorable printemps de 1800, avec un entrain, un enthousiasme que nous avons peine à nous figurer, aujourd'hui.

Il y avait une demi-heure que Bonaparte et son guide cheminaient, le premier en proie à ses desseins belliqueux, le second, à sa mauvaise humeur, l'un, méditant de se débarrasser le plus tôt possible de son voyageur, l'autre songeant à déloger les Autrichiens du fort de Bard, lorsque parvenue à un endroit appelé Saneyre où le sentier surplombait un affreux précipice, la mule qui apparemment n'était guère mieux disposée que son maître, à l'égard des Français, s'arrêta brusquement et commença à regimber.

Le Premier Consul, qui depuis Bourg Saint-Pierre n'était sorti de sa rêverie profonde que pour aspirer une large prise d'un tabac qu'il puisait sans cérémonie dans la poche de son gilet, eut un violent soubresaut et, sur cette pente humide et glissante, bête et cavalier auraient été entraînés dans l'abîme, si Dorsaz, qui, pas plus que les grenadiers de la garde Consulaire ne tenaient à perdre leur général, ne se souciait, lui, de voir périr sa mule, ne l'avait prestement saisie par le

mors et de sa main restée libre, n'avait remis en selle le cavalier.

Cet incident qui avait failli causer la perte de Bonaparte, fit la fortune de son guide.

Le courage et le sang froid du montagnard plurent au Premier Consul qui, dès ce moment, entama conversation avec lui ; Dorsaz, qui n'était pas manchot, - il occupa plus tard la charge de syndic ou receveur communal de son endroit - n'ignorait point la qualité du personnage auquel allaient s'adresser ses confidences ; aussi à toutes les questions qui lui furent posées sur sa famille et sur ses moyens d'existence, répondit-il sans détours, et ce qu'il fallait répondre.

Il était marié depuis deux ans avec une brave jeune femme qui ne lui avait apporté en dot que son cœur et ses bras ; le bon Dieu leur avait donné un enfant et la santé à tous les deux, de sorte qu'en conduisant par ci par là quelques rares « Messieurs » au Grand Saint-Bernard et en ne mettant pas deux pieds dans le même soulier, Pierre Nicolas Dorsaz arrivait à joindre les bouts. Malheureusement, la maison qu'il habitait, à l'entrée du village ne lui appartenait pas et jamais ses modestes ressources plus que modestes ne lui permettraient de réunir les 1200 frs qu'en exigeait son propriétaire auquel il avait proposé de faire marché.

C'est tout ce que nous savons d'un entretien qui dura près de trois heures, car à la fin du siècle dernier, à cette époque si rapprochée de la nôtre et déjà si lointaine, les paysans de nos vallées n'avaient pas l'habitude

d'écrire leurs mémoires et il ne vint à la pensée d'aucun journal du temps d'aller interroger le guide de Napoléon, à son retour au village. On conserve au musée historique de Valère, le gros bâton ferré que Dorsaz présenta au premier Consul lorsqu'un peu avant d'atteindre le sommet du col, celui-ci manifesta le désir de marcher pour se dégourdir les jambes; nous avons tenu dans nos mains, à plusieurs reprises, la précieuse relique, nous l'avons retournée en tous sens, considérée sous toutes ses faces, mais ne possédant ni l'occulte pouvoir d'un sorcier, ni l'imagination créatrice d'un historien, il nous a été impossible d'en tirer le moindre éclaircissement.

A l'hospice, Bonaparte mangea, dit la chronique du « couvent, un morceau de rôti que le cuisinier avait pu garantir à propos des mains avides des soldats », puis après avoir échangé quelques brèves paroles avec le prieur claustral Darbellay auquel il laissa deux flacons à liqueur en souvenir de son passage, il enjoignit à Dorsaz de le conduire à Etroubles, hameau aussi triste d'aspect que de nom, situé à mi-trajet du Saint-Bernard à Aoste.

Notre homme y consentit, la mort dans l'âme, car il avait ouï raconter que la semaine précédente, deux muletiers de Liddes avaient été contraints par les généraux de se rendre à Ivree en passant sous le feu des canons de Bard et n'en étaient pas revenus.

« Le même sort m'attend, pensa-t-il, celui-là ne vaut pas plus cher que les autres ! » Et il se recommanda à tous les saints du ciel, et envoya au diable la

République, les Français et l'auteur de tout le mal, son gringalet d'officier, au regard tranchant comme l'acier et dont il ne pouvait s'expliquer le mystérieux prestige sur les soldats.

A Etroubles, Bonaparte descendit de mulet. « C'est bien, dit-il au guide, je suis satisfait de vous, mais ne partez pas sans venir me saluer.

Dorsaz accueillit ces mots comme un prisonnier l'annonce de sa délivrance, mais il jugea prudent de ne pas attendre au lendemain pour regagner Bourg-Saint-Pierre. Il tourna bride sur le champ et sans reprendre haleine. Plus haut que Saint Rémy, il croisa un aide de camp de Bonaparte. « Eh bien! l'ami, lui demanda l'officier, es-tu content? Le Consul s'est-il montré généreux? - Ma foi! répondit-il, je suis parti à l'improviste, je n'ai pas revu le général!... et ça se retrouvera. - Tu as eu grandement tort », reprit l'aide de camp et il lui mit dans la main quelques pièces blanches, une dizaine de francs environ.

Plus d'une année s'était écoulée.

Il est probable que les paroles de l'aide de camp s'étaient effacées de la mémoire de Dorsaz, lorsqu'un beau jour, il fut mandé à Berne. Entre temps, le Prévôt du Saint-Bernard avait reçu du ministre de France en Helvétie, la lettre suivante dont l'original existe dans les archives du couvent et qui ne laisse pas subsister grand'chose de la légende que la plume de Thiers a immortalisée :

Berne, le 2 Vendémiaire an 10 de la République française une et indivisible. — Le ministre plénipotentiaire de la République française en Helvétie à M. le Prévôt de Martigny.

« Je suis chargé, monsieur le Prévôt, par le Ministre des relations extérieures, en conséquence des ordres du premier Consul de faire, au nom du premier Consul, en faveur de Pierre-Nicolas Dorsaz, fils de Jean-Baptiste Dorsaz, du bourg de St-Pierre Monjoux, qui dirigea et assura le pas de sa mule, dans le passage du S. Bernard, l'acquisition de la maison que le dit Pierre-Nicolas Dorsaz habite dans cette contrée. Vous serez sûrement charmé de concourir aux vues bienfaisantes du premier Consul ! Dans cette persuasion, monsieur le Prévôt, je vous prie de vouloir bien faire notifier auprès du propriétaire la vente de la maison. Il vous paraîtra convenable sans doute, de ne pas produire dans cette négociation un nom, aussi propre que celui du premier Consul à faire exagérer les prétentions du propriétaire. Pierre-Nicolas Dorsaz évaluait son habitation à 1200 fr., à l'époque où le premier Consul passa le St. Bernard. Je pense que ce renseignement pourra vous être utile. Aussitôt que le prix aura été convenu, vous voudrez bien m'en donner avis et vous assurer en même temps de la parole du propriétaire, par ces précautions que vous jugez convenables. Je prendrais alors, les mesures nécessaires pour la transaction du contrat et le paiement de la maison lequel sera simultané.

L'acte de bienveillance du premier Consul, si remarquable par le sentiment d'où il émane, par la grande et mémorable époque à laquelle il se lie, doit être particulièrement consacré sur ces montagnes célèbres qui en ont été le théâtre. En conséquence je me propose de faire placer au dessus de la porte de la maison un marbre qui le rappelle. Je vous prie donc de me faire connaître les dimensions au dessus de la porte, afin que je puisse faire travailler au marbre et à l'inscription.

Le digne prévôt avait alors informé le ministre de France que Dorsaz s'était rendu depuis peu acquéreur de la maison dont le premier Consul voulait lui faire présent et que, du reste, ce logis de si pauvre apparence et tout à fait à l'écart, ne méritait pas qu'on fit la dépense d'un marbre.

Le guide toucha donc les 1200 francs, à titre de gratification, « en récompense de son zèle et de son dévouement », et l'idée d'une inscription commémorative que personne ne lirait fut définitivement abandonnée.

Et maintenant, ne vous semble-t-il pas que la réalité l'emporte ici sur la fiction et ne préférez-vous pas à ce héros de théâtre qu'on nous représente jetant une bourse pleine d'or au montagnard ébahi, le général victorieux, le César triomphant qui, à la veille de ceindre la couronne impériale et de s'asseoir sur le trône de Charlemagne, songe à reconnaître les obscurs services d'un muletier de Bourg-Saint-Pierre, en Valais?...

JOSEPH MORAND.